

IX

« OUI, LES MOUTONS ONT DES OPINIONS¹ ! »

VINCIANE DESPRET

Depuis quelques années, dans la campagne anglaise du Yorkshire du Nord, les habitants d'un petit hameau jouxtant le village d'Ingleton assistent chaque matin à un étrange manège. Une femme, dont on raconte qu'elle a été l'une des primatologues les plus illustres du monde anglo-saxon, se rend dans la prairie située en face de sa maison et passe sa journée à observer les animaux qu'elle y a amenés. Tout comme elle l'a fait pendant ses longues années de terrain en Afrique avec les singes, la primatologue Thelma Rowell relève patiemment les gestes, les anecdotes et les petits événements qui tissent le quotidien de la vie sociale de ceux auxquels elle se consacre à présent. Certes, ils ne sont pas tout à fait comme ceux qu'elle avait pris l'habitude de fréquenter : les relations ne sont pas marquées par la même intensité, les comportements portent la signature de l'espèce, les communications ne passent pas toujours par les mêmes canaux, et les événements semblent se dérouler à un autre rythme. Cependant, ces animaux n'ont pas grand-chose à envier aux singes du point de vue de leur expertise sociale : ils sont, pour le dire simplement, bien organisés.

1. Ce titre reprend une remarque de Thelma Rowell (interview, 30 juin 2003) : « les gens qui font de l'élevage intensif se débrouillent pour ne pas avoir à accepter que ces animaux ont des relations et des opinions ; *oui, les animaux ont bien des opinions.* »

Ils le sont d'ailleurs à tel point qu'on pourrait leur décerner le titre qu'ont conquis tout récemment les dauphins, les hyènes et les éléphants, celui de « primate honoraire ». Ces « primates honoraires », devenus si passionnants depuis que Thelma Rowell les interroge, n'ont cependant pas de liens de parenté avec les singes : ce sont des moutons. Des moutons qui, grâce au patient travail de la scientifique, ont bien changé.

Les observations de la primatologue commencent en général tôt le matin. Elles débutent par le même rituel : la chercheuse apporte à ses vingt-deux moutons les bols du petit-déjeuner. Or un rapide décompte pourrait laisser tout observateur perplexe : la chercheuse dépose vingt-trois bols. Il y en a toujours un de trop.

Pourquoi ce bol surnuméraire ? La chercheuse pratiquerait-elle une méthode de convivialité qui exigerait qu'elle partage le repas de ceux auxquels elle s'intéresse ? Non, là n'est pas le choix de Thelma Rowell. Doit-on alors penser que cette stratégie « généreuse » témoigne d'une nouvelle attitude des chercheurs, que le refus de mettre les animaux en compétition fait partie d'un nouveau registre de questions, elles-mêmes tributaires d'une prise de conscience politique ? Certes, Thelma Rowell affirme que la focalisation sur la compétition, qui a marqué pendant des années les recherches en éthologie, a correspondu à certains contextes politiques², mais l'offre faite aux moutons ne ressort pas de ce type d'interrogation : le 23^e bol fait partie d'un dispositif qui, pour reprendre les termes de Bruno Latour³, doit donner leur chance aux moutons. Ce 23^e bol est celui qui doit autoriser les moutons à être plus intéressants. Ceci exige bien sûr quelques explications : je propose de les laisser pour l'instant en suspens afin de prendre le temps de construire les multiples événements qui ont progressivement conduit à la nécessité de ce bol surnuméraire.

2. « Il y a eu une période très ennuyeuse où on ne parlait de rien d'autre que de la compétition, et cette période a coïncidé, dans ce pays, avec un gouvernement extrêmement conservateur. Il n'y avait que la compétition. » Interview, 30 juin 2003. Cette proposition de lier le répertoire des questions qu'on adresse aux animaux à une prise de conscience politique a reçu, de la part des chercheurs, un accueil tantôt enthousiaste, tantôt plutôt réservé. Voir par exemple à ce sujet le compte rendu des discussions des primatologues autour de l'influence de la prise de conscience féministe sur le comportement de leurs primates dans Shirley Strum et Linda Fedigan, *Primate Encounters: Models of Science, Gender and Society*, Chicago, University of Chicago Press, 2000.

3. Bruno Latour, « A Well Articulated Primatology: Reflections of a Fellow Traveler », in Shirley Strum et Linda Fedigan, *Primate Encounters*, op. cit., p. 358-382.

Le fait que je choisisse, comme point de départ de cette reconstruction, un élément aussi trivial, aussi concret, n'est pas innocent : ce choix témoigne d'une position épistémologique particulière que je m'engage à adopter, une position à laquelle je donne le nom d'une vertu : la vertu de la politesse. Cette vertu, j'essaie de l'acquérir tout au long de cette pratique qui me fait suivre, comme une éthologue, le travail des éthologues ; et c'est à leur contact que je l'apprends. Cette politesse, si je la traduis dans les termes de la primatologue Shirley Strum, me contraint à éviter, tant que faire se peut, de « construire un savoir dans le dos de ceux auxquels je m'intéresse ». Ainsi, dans la pratique de Strum, les questions qu'elle adresse aux babouins se subordonnent toujours à l'exigence de savoir « ce qui compte pour eux ».

Cette politesse du « faire connaissance » a suffisamment témoigné de ses capacités de réussite pour que je propose de m'y astreindre à mon tour : si les babouins ou les moutons deviennent si intéressants lorsque celui qui les étudie se soumet à cette contrainte, je peux à mon tour espérer, dans mon analyse, rendre le chercheur intéressant en adoptant la même exigence, et en explorant comment « ce qui compte pour eux » a permis ces transformations. En m'intéressant aux choses qui comptent pour Thelma Rowell, j'ai d'une part appris comment les moutons pouvaient devenir extrêmement intéressants : ils seront donc, dans mon analyse, très présents⁴ ; et, d'autre part, j'ai acquis son goût pour les petites causes concrètes qui produisent des effets inattendus, des hypothèses inédites, des choses grâce auxquelles, comme elle le répète souvent, « la différence surgit », sans qu'il soit besoin de se référer à de grandes théories, des influences, des représentations, de l'idéologie, etc.⁵. Parfois un bol suffit.

4. Je pourrais ici reprendre, à la suite de Bruno Latour et en la transformant quelque peu, une critique que Thelma Rowell adresse à la notion de « point de vue » : « Si un philosophe étudie un primatologue étudiant un mouton, il finira par étudier le mouton parce que le primatologue étudiant les moutons a l'air très intéressé par les moutons ! » Ce sur quoi que Latour attire notre attention n'est pas « nous devons nous débarrasser de cette notion de point de vue » : au contraire, nous devons chercher les modes par lesquels « de nouveaux points de vue originaux introduiront une différence qui nous éloignera de ces points de vue ». Voir Bruno Latour « A Well Articulated Primatology », art. cit., p. 380.

5. Cette transformation sera, j'espère, lisible si on la compare à la série d'interviews qui constituent la base du documentaire que nous avons réalisé, dans le cadre de l'exposition, avec Didier Demorcy [NdE : *The Sheepish Sheep*, 2005, pour l'exposition « Making Things Public. Atmospheres of Democracy » au ZKM de Karlsruhe, Allemagne, 2005]. Aux « grandes causes » que privilégiait ma recherche et mes questions, Thelma Rowell répondait avec une simplicité désarmante, me renvoyant

Nous y reviendrons donc, gardons juste à l'esprit, pour l'instant, que ce bol supplémentaire constitue une chance pour les moutons – formulé ainsi, personne n'en douterait – et pour la chercheuse qui les observe.

Il est vrai que, de tous les animaux, les moutons sont parmi ceux qui, justement, ont eu jusqu'à présent le moins de chance. Ils ont été les victimes de ce que Thelma Rowell appelle un « scandale hiérarchique⁶ » dans les recherches en éthologie : « nous avons offert de multiples chances aux primates ; nous ignorons pratiquement tout des autres ». Bien sûr, nous savons des choses à leur sujet, mais ces choses n'ont à l'évidence pas grand-chose à voir avec ce que nous savons des singes : plus les recherches avancent, plus nous posons à ces derniers des questions intéressantes, et plus ils se voient dotés de compétences sociales et cognitives élaborées ; les autres, en revanche, se verront surtout poser des questions à propos de ce qu'ils mangent.

Les raisons de cette différenciation sont multiples. D'une part, « la manière dont nous étudions les primates est assez différente de la manière dont s'est développée l'éthologie classique : la primatologie est fondée sur des recherches au long cours, et étudie des individus tout en cherchant à créer une relation avec eux et à découvrir des moyens de communication⁷. » La primatologie, en d'autres termes, a progressivement adopté, au cours de l'évolution des recherches, les méthodes de l'anthropologie et en a emprunté les questions. L'éthologie classique, par contraste, s'est largement focalisée sur les relations avec et autour de la nourriture : qui mange quoi, comment les animaux s'organisent-ils autour des ressources, etc. ? Ces différences de méthodes renvoient elles-mêmes à des enjeux divers, liés notamment aux animaux eux-mêmes, aux différentes questions qu'ils suscitent, à des problèmes de pratiques et de terrains, etc. Les primates, considérés comme nos proches parents, voire comme les ancêtres de l'évolution humaine, ont mobilisé les chercheurs autour de questions sociales. Par ailleurs, si l'on se place du point de vue

sans cesse à ce que la recherche rend visible. Ainsi, lorsque je lui demandais comment le féminisme avait influencé le fait qu'elle s'intéresse aux femelles (suivant l'hypothèse qui constituait une part des débats de *Primate Encounters*), elle me répondit gentiment que c'était beaucoup plus simple : ce qu'elle voyait ne correspondait pas à ce qu'on lui avait appris – quoiqu'elle puisse concéder que l'empathie pouvait porter à prêter plus d'attention à ce qui vous est proche.

6. Thelma Rowell, « A Few Peculiar Primates », in Shirley Strum et Linda Fedigan, *Primate Encounters*, op. cit., p. 57-70.

7. Interview, 30 juin 2003.

de ce que représente le travail sur le terrain, les babouins, les macaques et les chimpanzés présentent un avantage certain : la plupart des animaux passent une bonne partie de leur temps à ne rien faire ; chez les primates, au contraire, il se passe toujours quelque chose : « Ils sont intéressants car ils sont toujours en train de faire quelque chose, toujours en train d'interagir. De plus, quoi qu'ils fassent, ils le font d'une manière ouverte et bruyante. C'est facile à observer, et c'est amusant à observer⁸. » Ils sont donc non seulement plus amusants à observer, mais la récolte de données nécessaires à une recherche qui ne soit pas considérée comme une simple collection d'anecdotes va dès lors considérablement varier ; ce qui du point de vue de la possibilité de publier les résultats et d'intéresser les collègues constituera une sacrée différence.

Le privilège accordé par l'éthologie classique aux problèmes liés aux ressources alimentaires peut recevoir une explication similaire : « Le problème, c'est que c'est très facile d'observer les animaux en train de manger. Toute la question de la nourriture et de la compétition pour y accéder a été exagérée, pour la bonne raison que c'est ce qu'il y a de plus facile à voir, alors qu'en fait, la seule chose importante, c'est de savoir si l'animal va se faire manger lui-même. Ce qui est bien plus important aux yeux de l'animal est bien plus rare : il s'agit de sa propre prédation. » Elle ajoute : « La prédation est sous-estimée, parce que personne ne la voit ! Et si un chercheur ne la voit pas, c'est en partie en raison de sa présence. C'est une sorte de cercle vicieux. Quand on est avec les animaux, on leur offre une certaine forme de protection. Et dès qu'ils s'en rendent compte, ils cherchent à l'exploiter. C'est d'ailleurs ça qu'on appelle l'« habitude »⁹. »

Retour au scandale hiérarchique. On pourrait dire des moutons qu'ils ont été, plus que d'autres encore, victimes de questions peu pertinentes par rapport à leur possibilité de s'organiser socialement. D'abord, la focalisation sur la question de ce qu'ils mangent est d'autant

8. Interview, 29 juin 2003.

9. Interview, 30 juin et 2 juillet 2003. Ainsi, les petits singes (cercopithèques à diadème) qu'elle a observés en Afrique sont la proie des aigles ; on les voit planer continuellement au dessus des arbres où vivent les singes. Or, raconte-t-elle, qu'est ce que voit un aigle lorsqu'il jette un regard vers le bas ? Des visages humains derrière des paires de jumelles tournées vers le ciel. Cela suffit à les dissuader et à les convaincre d'aller chercher leurs proies dans un autre groupe. Kummer relate des histoires similaires : les babouins hamadryas qu'il suivait avaient appris à l'utiliser comme une protection contre leurs prédateurs, voire contre les autres troupes de babouins qu'ils rencontraient au cours de leur pérégrination.

plus exclusive et intense qu'elle répond à ce que nous attendons des moutons : qu'ils convertissent des matières végétales en gigots. Ensuite, le désintérêt par rapport à la question de la prédation rend impossible la traduction de comportements qui prennent tout leur sens par rapport à elle : ce qui dans nos métaphores politiques apparaît comme emblématique de leur bêtise, le comportement moutonnier, aurait pu justement devenir, avec cette question, ce qui fonde l'intelligence même du comportement social de la plupart des moutons – une stratégie de coordination et de cohésion qui protège des prédateurs ; plus les animaux sont proches et attentifs aux mouvements des autres, plus vite l'ennemi sera détecté. Enfin, l'organisation même de l'élevage laisse peu de chances à l'émergence de comportements sociaux tels qu'on en rencontre chez les primates. D'une part, on ne connaît que peu de chose des mâles : rares sont ceux qui vivent au-delà de trois mois ; on ne connaît rien non plus de la manière dont les femelles les choisissent, lors de la période d'accouplement, et comment les relations organisent ce choix, puisque la sélection est entièrement dévolue aux humains. D'autre part, la sélection des éleveurs va elle-même jouer en faveur du « mouton le plus moutonnier » : « De temps en temps, il y a un mouton un peu inventif. La plupart des fermes ne le sélectionneront pas, parce que c'est ce mouton-là qui va trouver le trou dans le grillage¹⁰. »

Les moutons rencontrent une difficulté supplémentaire par rapport à la plupart des autres animaux d'élevage : « Ils ne peuvent pas protester efficacement. Une vache, il faut la traiter avec un minimum de respect, parce qu'elle est bien plus grosse que nous. Mais avec les moutons, on peut faire ce qu'on veut. Ils ne protesteront pas, ils seront seulement malheureux¹¹. »

Protester, l'étymologie nous le rappelle, c'est d'abord témoigner. Et c'est bien là le problème des moutons : ils n'ont jamais pu témoigner de ce qui les intéresse puisque ce qui pourrait éventuellement les intéresser n'a pas eu de prise ou n'a pas réussi à s'articuler à ce qui intéresse ceux qui devaient en attester en leur nom. Ils n'ont pas eu de porte-parole fiable¹². Certes, la notion de porte-parole telle que nous la propose Latour implique justement et toujours le doute. À la question

10. Interview, 29 juin 2003.

11. *Ibid.*

12. Voir à ce sujet la notion de « porte-parole » et de « témoin fiable » de Bruno Latour, *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, Paris, La Découverte, 1999.

« qui parle ? » se substitue un autre type de distribution : il s'agit à présent de faire l'inventaire des multiples conditions par lesquelles celui qui interroge peut se déclarer autorisé par celui qu'il interroge à dire telle ou telle chose en son nom. Le fait même que cette fiabilité soit toujours objet de doute, inscrite dans les controverses, peut se lire lorsque Thelma Rowell rend compte du statut particulier de la prédation dans les recherches : « Vous voulez savoir ce qui est important pour ceux que vous interrogez ? Le fait même que votre présence soit perçue comme une menace par leurs prédateurs va rendre certains événements importants plus rares ; et si cette présence n'était pas perçue par ces mêmes prédateurs, vos animaux ne vous laisseraient pas vous approcher suffisamment pour les observer. » C'est parce que votre proposition s'articule à leurs intérêts que votre recherche vous offre une chance de dire des choses à leur sujet. Ce qui ne veut cependant pas dire que vous êtes condamné à systématiquement manquer ce qui importe pour eux. Il y a une autre manière de traduire cette situation, si on prend en considération le fait que le chercheur, comme le fait Thelma Rowell, prend activement en compte ce que sa présence implique : au répertoire de tous les comportements par lesquels les animaux s'organisent autour de la prédation, une nouvelle compétence vient de s'ajouter, celle qui leur permet d'enrôler leur chercheur comme un allié contre le prédateur. Le scientifique a certes restreint son accès au répertoire de ces compétences mais il a en même temps élargi ce répertoire.

Cette façon de rendre compte du travail nécessaire à la construction d'un témoignage présente un triple avantage : d'abord, elle est relativiste, mais au sens premier du terme, parce qu'elle oblige à multiplier les conditions que l'ensemble du dispositif va mettre en relation. Pour ne citer que celles évoquées jusqu'ici par Thelma Rowell, on mentionnera – on peut commencer par les causes massives dans la mesure où celles-ci ne tiendraient jamais sans les autres – un contexte politique favorisant des hypothèses en termes de compétition ; mais ce problème lui-même n'est rendu visible que parce que les chercheurs ont privilégié les comportements alimentaires ; ceux-ci n'ont gagné leur visibilité que parce qu'ils étaient plus faciles à observer ; et encore ces derniers n'étaient-ils plus faciles à observer que parce que les chercheurs présents offraient une certaine sécurité à ceux qui les observaient ; on ajoutera alors des problèmes pratiques de terrain qui rendent certaines observations plus faciles ou plus amusantes ; des critères de publications et des systèmes

d'attribution de subventions qui favorisent certains animaux plus actifs ou plus extravertis ; des animaux prenant activement en compte la présence de leur chercheur ; des stratégies inédites qui élargissent le répertoire des animaux, etc.

Deuxième avantage, elle permet de renoncer à la transparence en faveur de la visibilité : ce qui rend certaines choses visibles va en même temps en exclure d'autres et en créer de nouvelles ; la définition que Thelma Rowell donne de l'habituation l'illustre clairement. Ce qui veut dire que l'ancienne répartition entre recherches expérimentales et recherches « naturalistes » ne tient plus : elles sont toutes des expérimentations de conditions et de propositions.

Troisième avantage, elle *n'est pas* relativiste, mais cette fois en prenant le terme relativiste au sens ironique du terme – le « tout se vaut » qui interdit toute forme d'évaluation. Une recherche intéressante est une recherche de conditions qui rendent intéressants. La question de savoir « qui » devient intéressant, à partir du moment où l'on se focalise sur les conditions, devient superflue : devient intéressant celui qui rend l'autre capable de le devenir. Si vous partez de l'animal, vous pouvez reconstruire une bonne part de l'histoire de la primatologie avec des primates de plus en plus surprenants et actifs, suscitant chez les chercheurs des questions de plus en plus audacieuses et des propositions de plus en plus intéressantes. Si vous partez du chercheur, vous pouvez encore retracer une bonne partie de l'histoire de la primatologie avec des questions intéressantes, inédites, qui mobilisent de plus en plus d'activités chez les primates qui, en retour, font dire plus de choses aux chercheurs.

Ce processus est d'ailleurs celui qui a largement participé à la création de ce scandale hiérarchique dénoncé par Thelma Rowell. Dès lors, conclut-elle, si nous voulons vraiment comparer les primates aux moutons, nous devons apprendre à poser, de part et d'autre, des questions qui permettent la comparaison : ainsi, la première question à poser aux moutons serait de savoir s'ils sont capables, comme les primates ont pu le montrer, de nouer des relations de longue durée.

Certes, certaines recherches s'y étaient déjà attelées : elles ont répondu par la négative. Mais à l'analyse, on s'aperçoit tout de suite que les conditions mêmes des dispositifs rendaient peu probable la possibilité, pour les moutons, de manifester des comportements sociaux sophistiqués. D'abord, la plupart des recherches ont été menées avec des

groupes constitués pour l'expérience, les animaux achetés pour la circonstance ne s'étaient jamais rencontrés auparavant : il aurait fallu un miracle pour voir apparaître des liens durables.

Ensuite, une bonne part des recherches a pris pour critère d'organisation sociale celui de la hiérarchie. Ce qui aboutit, comme dans le travail de Geist avec des moutons des Rocky Mountain, à une description relativement simple des comportements dont la hiérarchie constitue en définitive le seul principe organisationnel. Le mâle dominant conduit le troupeau, suivi par les autres mâles, puis les femelles. Les relations entre les individus sont déterminées par la taille des cornes, elle-même tributaire de l'âge et du sexe. La reconnaissance individuelle n'est pas nécessaire dans ce système – ce qui est, note Thelma Rowell, une réminiscence des premières descriptions des organisations de primates¹³. Les comportements se limitent généralement à des conflits entre mâles. En somme, ces moutons font à la fois ce qu'on peut attendre des moutons – se suivre les uns les autres de manière très prévisible –, et ce qu'on peut attendre des animaux répondant aux théories de la hiérarchie – gagner le droit d'être le meneur à grands coups de cornes, les mâles devant, les femelles derrière.

Or, souligne Thelma Rowell, ces moutons se comportent de cette manière... un mois par an, au moment de la reproduction, et c'est le moment qu'a privilégié Geist parce que c'est le moment où les moutons sont les plus actifs. Ce qu'il décrit comme constituant le comportement habituel des moutons s'avère cependant, si on les observe au cours des onze mois restants, totalement différent : d'une part, c'est la femelle la plus âgée qui conduit le troupeau, et, d'autre part, mâles et femelles ont des systèmes sociaux peu semblables et relativement indépendants l'un de l'autre.

Lawrence a voulu, quant à lui, interroger la possibilité pour les femelles de maintenir des liens au-delà de la période de sevrage. Ici encore, la réponse sera négative et sera généralisée à tous les moutons¹⁴. La recherche que Thelma Rowell entreprend avec des Texan Barbado indique tout le contraire : les relations de longue durée entre mères et filles sont tellement évidentes qu'elle en viendra à s'intéresser aux situations dans lesquelles ces relations *ne* peuvent *pas* se maintenir – c'est le cas, le plus souvent, quand les filles ont elles-mêmes des agneaux. La question est

13. Thelma Rowell et C.A. Rowell, « The Organization of Feral Ovis Aries Ram Groups in the Pre-Rut Period », *Ethology*, n° 95, 1993, p. 213-232.

14. Thelma Rowell, « Till Death Us Do Part: Long-Lasting Bonds Between Ewes and their Daughters », *Animal Behavior*, n° 42, 1991, p. 681-682.

donc inversée : non pas, « les brebis sont-elles capables de maintenir des liens avec leurs filles » mais, « dans quelles circonstances particulières ne le font-elles pas ? »

L'inversion de la question ne signe pas seulement un changement d'objet : c'est le statut même de la question, sa fonction, qui a changé. La recherche des conditions qui font que, dans une recherche, certains événements n'adviennent pas, fait généralement partie des résultats, de ce qu'il s'agit d'élucider par corrélations et contrastes : « nos résultats démontrent que telle variable détermine tel événement, et que son absence entraîne sa disparition ». Dans le travail de Thelma Rowell, cette question va glisser de l'aval vers l'amont, perdre son statut de variable et devenir condition : dans quelles conditions avons-nous le plus de chance rendre visible ce qui, jusque-là, n'avait pu exister ? Quelles sont les conditions qu'exigent les moutons pour élargir leur répertoire de comportements ? Comment allons-nous leur offrir l'occasion de nous donner la chance de parler autrement d'eux ? Sont-ce ces conditions qui ont mené tel ou tel collègue à échouer à rendre visible ce que nous avons pu faire exister ?

Cependant, s'il s'agit de poser la question qui autorise pleinement la comparaison, « les moutons peuvent-ils, en matière de comportement social, faire ce que font les primates ? », la relation mère-fille, trop évidente (ou trop facile, dans les termes de Rowell), ne fera pas le poids. C'est aux mâles qu'il faut d'abord s'adresser.

Comment, dans un éthogramme, peut-on apprendre à repérer des liens préférentiels ? Le premier critère apparaît à l'observation : les mâles font un travail constant de régulation de la distance entre eux. Cette régulation peut-elle rendre lisibles des préférences et des affinités stables ?

N'importe quel mouton ne fera pas l'affaire, d'abord. Ceux de la recherche de Lawrence, par exemple, risquent de ne pas témoigner, ou de témoigner d'une manière illisible pour nous : ce sont des brebis écossaises (*Blackface hill ewes*), dont l'organisation rend les liens moins visibles. Les habitudes de ces moutons ont été forgées par un contexte particulier : pas de prédateur et des ressources rares et très dispersées ; la régulation de la distance n'est dès lors pas un problème pour eux, ils ont plutôt tendance à rester éloignés les uns des autres et pratiquent peu la coordination sous la forme des comportements de suite. Ils ne pourront que difficilement répondre à la double question qui construit l'entame de la recherche et l'élaboration de l'éthogramme : comment la régulation de

la distance rend-elle lisibles des liens, et comment le troupeau organise-t-il des déplacements coordonnés ? Paradoxalement donc, les moutons les moins moutonniers ne seront pas les bons témoins.

La théorie de la hiérarchie, issue de l'éthologie classique et qui a constitué le fonds paradigmatique de nombreuses recherches¹⁵, semble elle-même une condition qui, quoiqu'elle offre une certaine visibilité à certains phénomènes¹⁶, comme celui du leadership, ne permet pas de rendre compte de comportements sociaux sophistiqués. Un seul principe organisateur, c'est à la fois trop et trop peu – cela peut rendre compte de tout, et donc barrer la route à toute autre hypothèse. Ce modèle octroie peu de chances aux moutons : les voilà plus moutonniers que jamais, non seulement immuablement contraints de suivre les autres, mais en outre tout aussi immuablement contraints de suivre des règles rigides, d'autant plus inflexibles qu'elles dépendent de la taille des cornes. La vision d'un groupe d'individus déterminés par une organisation strictement hiérarchisée laisse finalement peu de place à la flexibilité et à la sophistication. Deux moutons qui s'affrontent à grands coups de cornes, c'est une question de hiérarchie ; un mouton qui guide, c'est le signe de sa place dans la hiérarchie. Certes, on a pu constater chez les femelles une organisation semblable à celle qu'on appelle hiérarchie ; c'est toujours la plus âgée qui donne le signal de départ, les autres la suivront. Cependant, la notion de hiérarchie, telle qu'elle est généralement comprise dans sa fonction de « tenir le groupe ensemble », occulte la manière dont cette organisation s'effectue chez les brebis (comme d'ailleurs chez les chimpanzés pour lesquels Margaret Power¹⁷ suggère de remplacer le terme « dominant » par celui de « leader charismatique ») : il n'y a aucune coercition.

La manière dont les mâles s'organisent, en revanche, s'avère beaucoup plus imprévisible. Rendre visible demande un travail d'attention constante aux répétitions. Ce n'est qu'à la longue que vous vous rendrez compte qu'avant chaque mouvement de déplacement, un des mâles de la troupe a fait un geste, quasiment imperceptible pour nous, qui consiste à dresser légèrement la tête et à pointer son museau dans une

15. Voir Donna Haraway, *Primate Visions: Gender, Race, and Nature in the World of Modern Science*, New York-Londres, Routledge, 1989.

16. Geïst par exemple a su « reconnaître l'importance du leadership. « Qui passe en premier », c'est effectivement un rôle important. » Interview, 30 juin 2003.

17. Margaret Power, *The Egalitarian: Human and Chimpanzee*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991.

direction. Parfois, le groupe se met en marche, parfois non ; jusqu'à ce qu'un autre mâle reproduise un geste semblable et, éventuellement, entraîne le groupe dans la direction indiquée.

Une fois qu'on laisse de côté l'explication en termes de hiérarchie, pour les mâles, ou qu'on la restreint à quelques comportements, beaucoup de choses commencent à recevoir non seulement une nouvelle visibilité, mais une lisibilité inédite. Sans la hiérarchie, les animaux, comme les chercheurs, sont beaucoup plus libres, plus inventifs et plus sophistiqués. Sans la hiérarchie, en d'autres termes, les animaux ne sont plus contraints à la répétition – et les scientifiques, de ce fait, y échappent également –, ils peuvent être mobilisés par d'autres problèmes. Et de fait, les moutons le sont. Ils le sont d'ailleurs à ce point que ces « autres » problèmes vont interférer avec les comportements qui émergent au moment où la question de la dominance se pose.

Car lorsque cette question émerge, pendant la période qui prépare l'accouplement, tout ce qui s'est passé au cours des onze mois qui ont précédé, et tout ce qui se passera après, va donner aux conflits une forme très particulière. On ne combat pas avec un ami comme on combat avec un mouton avec lequel aucune affinité n'a pu se créer. Les mois passés côte à côte dans la prairie, parfois la tête reposant sur le dos du compagnon, voire les stratégies utilisées pour empêcher l'ami de s'éloigner ou d'être approché par un autre, ne seront pas oubliés. Un geste particulier attire l'attention de Thelma Rowell : au cours du combat, certains moutons s'interrompent et se frottent mutuellement les joues, le front, ou les cornes. Geist les interprétait comme des gestes de dominance-soumission, ce qui, ajoute Thelma Rowell, est cohérent du point de vue de l'éthologie classique puisqu'ils sont beaucoup plus fréquents lors des combats et sont donc séquentiellement associés à un comportement agressif. Or, dit-elle, c'est là où les chimpanzés de De Waal¹⁸ nous ont appris quelque chose : le comportement le plus proche dans le temps d'un comportement agressif ne l'est pas nécessairement ; il peut au contraire constituer une manœuvre de réconciliation, et ce d'autant plus que ces comportements amicaux augmentent au fur et à mesure qu'on approche de la période de l'accouplement et que la tension monte. Plus intéressant encore, elle constate ce qui semble ne pas encore avoir été observé chez les singes ; des manœuvres de « pré-conciliation » : avant de se battre, les moutons

18. Franz De Waal, *De la réconciliation chez les primates*, trad. M. Robert, Paris, Flammarion, 1992.

vont se frotter mutuellement la tête ou les joues. « C'est presque comme s'il leur était extrêmement difficile de préserver leur amitié pendant leur période de rut. Ils ne sont certes pas amis pendant cette période, mais j'ai l'impression qu'il est très important pour eux de préserver la cohésion du groupe, et que c'est comme s'ils disaient : « Je dois te combattre, mais ça ne veut pas dire que je ne t'aime pas »¹⁹. »

Les combats eux-mêmes pourraient recevoir une explication alternative, qui complète plutôt qu'elle ne contredit l'hypothèse qui généralement les explique : d'une part, une série d'anecdotes semble remettre en cause le fait que les combats auraient pour unique signification la menace. Comment comprendre le fait qu'un tout jeune mâle, âgé d'à peine quelques mois, vienne proposer à un vieil adulte au moins deux fois plus gros que lui d'entrechoquer leur front et leurs cornes ? Le vieux mâle peut tout aussi bien l'ignorer qu'accéder à sa demande : dans ce cas, il baisse la tête et présente son front ; le jeune mâle le charge de toutes ses forces et se retrouve, de manière prévisible, propulsé plusieurs mètres en arrière. Peut-on vraiment considérer cela comme une volonté de menacer le vieux mâle ou comme un conflit autour de la dominance ? Cela paraît hautement improbable. En outre, on ne peut manquer de s'apercevoir, explique Thelma Rowell, que lors des combats, les femelles accourent, très intéressées. Or il faut prêter attention à ce qui se passe au cours des conflits : les cornes s'entrechoquent et produisent un bruit intense, et c'est cela qui attire l'attention des femelles. Or comment voudriez-vous faire du bruit si par exemple vous n'aviez, pour applaudir, qu'une main ? Comment un mouton pourrait-il, à lui seul, créer un bruit aussi intense ? À deux, en revanche, vous arrivez à produire un énorme son, spectaculaire. Ce qui voudrait alors dire que ces combats ne seraient pas, ou pas seulement des conflits d'opposition : ce seraient en quelque sorte des exhibitions auditives et visuelles, qui auraient pour fonction d'assurer la coordination du groupe. « Cela excite beaucoup les brebis, qui viennent toutes assister à l'affrontement. Puis ils mangent tous ensemble, et tout est terminé. »

Certes, on pourrait suspecter, avec cette hypothèse, une sorte de dérive optimiste à la Konrad Lorenz : selon cet éthologue, une bonne part des combats seraient en fait des rituels destinés à freiner ou à orienter l'agression inter-spécifique ; en témoigne le fait que rares (ou rarement observés) sont ceux qui débouchent sur la mort.

19. Interview, 29 juin 2003.

La question à mon sens n'est pas là ; elle est de savoir laquelle de ces deux hypothèses est la plus intéressante : celle d'un animal strictement déterminé par ses hormones et par des règles hiérarchiques et se battant aveuglément pour des problèmes de compétition, ou celle d'un animal articulant son corps à celui des autres, à la fois dans la compétition et la coordination pour inventer une solution à plusieurs problèmes ? La question de ce choix est certes politique, mais pas politique au sens où nous préférons des moutons coopératifs à des moutons compétitifs parce que ce serait moralement plus acceptable ; elle est politique au sens où elle pose le problème du collectif que nous formons : préférons-nous vivre avec des moutons au répertoire sans surprise ou avec des moutons qui nous étonnent, avec des moutons inventifs qui nous enseignent d'autres manières de s'organiser, et qui ajoutent d'autres définitions à ce qu'« être social » veut dire ? Tout le travail de Thelma Rowell en témoigne : il ne s'agit pas de dénoncer le scandale hiérarchique pour le simple plaisir de débusquer des biais méthodologiques : il s'agit d'élargir le collectif à ceux qui sont susceptibles d'intéresser. Je pense que la coopération est bien plus intéressante. Et c'est elle qui rend les animaux vivant en société à la fois différents et intéressants, ce qu'ils sont sans le moindre doute.

Rendre plus intéressant ; trouver des dispositifs qui donnent une chance : nous voilà revenus aux termes qui constituaient notre petit point de départ, et à cette question, que je laissais ouverte, du 23^e bol offert aux vingt-deux moutons. Certes, plus généralement, la méthode en elle-même, celle de faire venir les moutons pour les nourrir, s'avère semblable à celles de l'approvisionnement ; elle permet, dans certaines circonstances, de s'approcher et d'observer des comportements qui seraient autrement moins visibles (notamment parce que les animaux ne se laissent pas approcher). Or, ces méthodes sont aujourd'hui critiquées parce qu'elles ont pour la plupart accentué la compétition chez les animaux, souvent en surnombre par rapport aux ressources proposées. De ce fait, ce qui devait rendre visible non seulement restreignait le répertoire des animaux observés²⁰, mais en outre bouleversait considérablement la manière dont ceux-ci s'organisaient²¹.

20. Voir par exemple la critique que Thelma Rowell adresse à Washburn et Devore, qui, pour filmer les babouins, leur lançaient des cacahuètes, créant ainsi, et pour des décades, l'image de mâles dominants mal dégrossis, bousculant les femelles et occupant systématiquement le centre du groupe (où, bien entendu, atterrissaient en fait les cacahuètes). Voir « A Few Peculiar Primates », art. cit.

21. Ce problème fut soulevé plus particulièrement pour les chimpanzés de

Le 23^e bol prend son sens par rapport à ce problème : il doit certes permettre d'éviter de bouleverser les relations, mais doit surtout permettre d'élargir le répertoire d'hypothèses et de questions qui sont proposées aux moutons. Car il ne s'agit pas de les empêcher d'entrer en compétition autour de l'offre de nourriture : il s'agit de leur laisser le choix de le faire ; il s'agit que cette compétition ne soit pas la seule réponse possible à une contrainte mais qu'elle indique un choix devant une proposition. S'ils choisissent la compétition, ce n'est plus, dans ce cas, l'hypothèse de la rareté d'une ressource qui pourra rendre compte de leur comportement ; il faudra envisager d'autres explications, plus compliquées : il faudra leur poser d'autres questions sur leur comportement social. Ainsi si vous voyez un mouton quitter son bol, bousculer son voisin pour prendre sa place et revenir tout de suite à la sienne, ou encore persévérer et suivre l'autre pour le déloger à nouveau, vous pourrez faire quantité d'hypothèses, sauf la moins intéressante et la plus prévisible, celle qui barrerait la route à toutes les autres : celle de la compétition autour de la nourriture. Certes, il y a compétition, mais l'élargissement du répertoire des motifs possibles engage à présent à des explications beaucoup plus sophistiquées. Ce mouton a-t-il voulu simplement montrer à son congénère – et aux autres – qu'il pouvait le supplanter ? Si tel est le cas, nous avons une hypothèse qui nous montre que les moutons, comme les primates, les corbeaux de Bernd Heinrich²² et les akalats de Zahavi²³, ont une conception très compliquée de la hiérarchie, et que celle-ci n'a plus rien d'un ordonnancement rigide qui

Gombe. Selon Margaret Power (*The Egalitarian, op. cit.*), la dégradation totale de la troupe observée par l'équipe de Goodall serait une des conséquences du stress de la compétition et des frustrations. Les bouleversements sociaux produits par la technique d'approvisionnement auraient conduit à des comportements de plus en plus pathologiques chez les chimpanzés, allant jusqu'au tristement célèbres infanticides suivis de cannibalisme des années 1970 (J. Goodall, « Intercommunity Interactions in the Chimpanzee Population of the Gombe National Park », in David A. Hamburg et Elizabeth R. Mc Cown (dir.), *The Great Apes*, New York, Cummings, 1979, p. 13-53).

22. Bernd Heinrich, *Ravens in Winter*, New York, Vintage Books, 1999 ; et *Mind of the Raven*, New York, Harper Collins, 2000.

23. Les akalats sont des oiseaux qui, depuis qu'ils sont observés par l'ornithologue israélien Amotz Zahavi, ont considérablement changé les opinions que nous pouvions avoir des oiseaux. Voir Amotz Zahavi, *The Handicap Principle: a Missing Piece of Darwin's Puzzle*, Oxford, Oxford University Press, 1997. Voir aussi Vinciane Despret, *Naissance d'une théorie éthologique. La Danse du cratère écaillé*, Paris, La Découverte-Les Empêcheurs de penser en rond, 1996.

détermine de manière prévisible les conduites. Car « supplanter », dans cette perspective, est un mode de négociation et de revendication du statut (ou du prestige, selon les auteurs) bien plus efficace et bien plus fiable que le conflit : si vous entrez en conflit avec un autre, cela signifie que l'autre n'est pas d'accord avec votre revendication. En revanche, s'il s'en va quand vous arrivez, c'est qu'il l'accepte.

Ce n'est pas un hasard si ce 23^e bol me mène à rassembler, sous le signe d'une intelligence commune, des corbeaux, des akalats et des primates, Bernd Heinrich, Amotz Zahavi et les primatologues. Tous ont connu, récemment pour certains, des devenirs intéressants qui leur permettaient de rompre avec leur position dans la hiérarchie, la nôtre cette fois. Tous, d'une certaine manière, témoignent de ce que peut être le rôle politique de l'éthologie : « rendre les choses publiques », ce n'est pas seulement faire connaître, c'est explorer des conditions pour de nouvelles manières de s'organiser. Le rôle de cette éthologie est lisible dans cet emblématique 23^e bol : elle se charge d'inventer, avec la générosité de l'intelligence, des manières polies d'entrer en relation avec des non-humains.